

### Votre famille était musulmane ?

En théorie oui, mais pas dans les faits. L'un des cadeaux que mes parents m'ont fait est de n'avoir pas été particulièrement religieux – ils se seraient tous les deux définis comme croyants mais n'étaient pas pratiquants. On ne priait pas cinq fois par jour, on n'allait presque jamais à la mosquée : peut-être une fois par an, pour les grandes prières de la fin du ramadan. Un peu comme les familles chrétiennes qui ne vont à la messe qu'à Noël. On ne mangeait pas de porc : c'était la seule règle qu'on suivait. Mon père buvait de l'alcool, beaucoup trop d'alcool malheureusement. De temps en temps, il faisait un geste pour la forme et demandait à un professeur de venir le week-end nous enseigner ; à mes sœurs et à moi, les rudiments du Coran. Nous étions dans ces cas-là de très mauvais élèves, à en désespérer le professeur. Je suis donc content de pouvoir dire que nous avons vécu sans Dieu depuis le début. A l'époque, je trouvais ça tout à fait normal. Quand je repense à mes amis, aux gens qui nous entouraient, nous n'étions pas les seuls à vivre ainsi. Si les gens avaient une religion, ils la vivaient très discrètement. Dans notre voisinage immédiat, il y avait de tout, des Occidentaux, des hindous, des farsis, des juifs... Les deux plus proches amis de mon père étaient l'un juif, l'autre hindou. J'avais pour camarades de jeux deux petites filles chrétiennes, ma nourrice était également une Indienne catholique. On avait donc accès à toutes ces traditions. Lorsqu'un copain farsi faisait sa *string ceremony* (rite de passage religieux – ndr), on était tous invités. Mon école était au départ une institution missionnaire chrétienne (Bombay's Cathedral School), on allait donc à la cathédrale chanter des cantiques – ça ne nous posait aucun problème. Le festival de Ganesh, que je décris dans *Le Dernier Soupir du Maure*, est aujourd'hui récupéré par les intégristes hindous mais, à l'époque, c'était un grand jour de fête, de carnaval, tout le monde avait oublié qu'il s'agissait de célébrer le Dieu hindou.

### Quels sont vos premiers souvenirs littéraires ?

Faiz, l'un des plus grands poètes ourdous, était un ami de la famille. Il venait tout le temps. C'est le premier écrivain que j'ai rencontré. Il est mort aujourd'hui mais je conserve une très grande admiration pour ses idées sur l'écriture. C'était avant tout un communiste – ce que je n'ai jamais été. Il était doué pour les poèmes d'amour très lyriques : les siens, très célèbres, ont été mis en musique pour devenir des chansons populaires. Mais il était également doué pour sa poésie politique, notamment au moment de l'Indépendance. Ce double don, pour les affaires de cœur et celles de l'Etat, est une chose que j'ai intériorisée très tôt : j'ai tout de suite pensé que c'était ce qu'il fallait faire. Il y a également eu les livres pour enfants mais celui qui m'a, je crois, le plus marqué lorsque j'étais étudiant est *Fictions* de Jorge Luis Borges. Je me rappelle l'avoir trouvé dans une librairie sans savoir ce que c'était. J'ai été très impressionné par sa manière d'exposer toutes les possibilités qui s'offraient à la littérature : ces petites histoires semblaient contenir des mondes immenses. Quelques années plus tard, lorsque j'ai découvert Italo Calvino, j'ai ressenti le même genre d'impression. Comme beaucoup de ceux qui veulent écrire, j'ai lu énormément. Il y a un auteur auprès de qui j'ai senti que j'avais beaucoup à apprendre : Charles Dickens. Ce qui m'intéresse chez lui est la juxtaposition d'un arrière-plan très naturaliste et d'un premier plan surréaliste : le Londres de Dickens est très réaliste, dans ses détails les plus fantastiques, mais les personnages et les histoires sont toujours étranges et souvent surréalistes. L'idée d'un département ministériel dont la fonction est de ne rien faire contient une grande part de vérité. C'est une belle idée surréaliste qui ne fonctionne que parce qu'elle est décrite de manière réaliste. Les idées les plus fantastiques sont ainsi au service du réel, la fantaisie de Dickens est au service de sa vision du monde.

**Après avoir vu *Le Magicien d'Oz*, vous avez écrit une première nouvelle à 10 ans.** Ce fut ma première influence littéraire : après avoir vu ce film, je suis rentré à la maison et j'ai écrit un texte sur le passage "de l'autre côté de l'arc-en-ciel". Mon père m'avait offert les services de sa secrétaire pour taper ma nouvelle à la machine – elle avait donc très sérieusement pris mon brouillon pour le dactylographier et c'était devenu un petit texte de neuf ou dix pages. Etre tapé lui avait procuré un statut particulier : c'est pour cela que je m'en souviens comme de ma première production littéraire, malheureusement perdue.

NÉ EN  
1947

Né à Bombay, il quitte l'Inde à 14 ans pour étudier en Angleterre.

C'est son deuxième roman, *Les Enfants de minuit* (après *Grimus*) qui le rend célèbre – il est récompensé par le Booker Prize en 1981 –, mais c'est avec la controverse violente liée aux *Versets sataniques*, et la fatwa qui est lancée contre lui en 1988, que Rushdie devient mondialement connu. Il s'impose dès lors comme l'un des leaders de la world literature, travaillé par les questions d'intégrisme, d'exil, d'étranger. Il est aussi l'auteur du *Dernier Soupir du Maure*, *La Terre sous ses pieds* ou encore *Shalimar le clown*. La reine d'Angleterre l'a anobli en juin 2007.

### A l'âge de 13 ans, vous avez quitté Bombay pour poursuivre vos études en Angleterre, dans la fameuse public-school de Rugby.

J'étais d'abord très attiré par l'Angleterre. Pour les gens nés, comme moi, avec l'Indépendance, c'était un pays encore très présent dans nos imaginations, l'Empire n'était pas si loin... Je parlais anglais, j'avais beaucoup lu en anglais. Je ne me sentais pas étranger à cette culture. Ce n'est qu'après mon arrivée en Angleterre que j'ai commencé à me sentir différent. Je ne me sentais pas étranger mais on me faisait sentir que je l'étais. Cela m'a vraiment choqué. C'était du racisme, mais je le vivais plutôt comme un sentiment d'exclusion. En permanence, on me rappelait par de petites choses que j'étais différent. Les enfants ont besoin d'un sentiment d'appartenance. Surtout quand ils viennent de traverser le monde, ils ont besoin d'être pris en charge par la communauté qui les accueille. Cela ne fut pas le cas pour moi. Lors de mon entrée à l'université, j'avais déjà ma place au King's College de Cambridge, mais j'étais terrorisé à l'idée que les mêmes choses se reproduisent. J'ai demandé à mes parents si je pouvais revenir étudier en Inde. Mon père, qui avait fait Cambridge, m'a encouragé à l'imiter. Ce que j'ai fini par accepter. Et j'ai bien fait parce que c'est le contraire de ce que je redoutais qui s'est produit. Ce fut une expérience très réparatrice de découvrir qu'il y avait moyen d'être, en Angleterre, parmi des Anglais mais aussi des gens d'ailleurs, et de ne pas éprouver ce sentiment d'exclusion. C'était entre 1965 et 1968, ce qu'on appelle les vraies sixties. Il y avait la politique, la musique, les hippies, les drogues, le Vietnam...

### Aviez-vous à l'époque une idée précise de ce que vous vouliez faire plus tard ?

J'ai toujours eu le sentiment de vouloir écrire. Mais à mesure que vous vieillissez et que le moment de passer à l'acte approche, cela devient terrifiant.

Vouloir être écrivain ne signifie pas qu'on a les capacités pour le devenir. A un moment, vous vous rendez compte que le désir ne suffira pas, qu'il faudra découvrir si oui ou non vous le pourrez. Pendant longtemps, j'ai eu peur de commencer. Mon autre activité à l'université était le théâtre. J'ai donc continué à faire un peu l'acteur pendant deux ou trois ans. A la fin des années 60 et au début des années 70, le théâtre alternatif s'est développé en Angleterre. Ceux qui constituent aujourd'hui les dramaturges les plus respectés de ma génération, David Hare, Trevor Griffiths ou Howard Brenton, débutaient dans ces nouveaux petits théâtres. La qualité des productions était remarquable. En cachette, je m'isolais dans ma chambre, dans la maison que je partageais avec des amis à Londres pour tenter d'écrire.

**Les Enfants de minuit, qui avait obtenu le Booker Prize en 1981, a été considéré par cette institution comme le meilleur livre depuis la création du prix. Est-ce, pour vous, un livre à part ?**

*Les Enfants de minuit* était le cinquième livre que j'écrivais. Au départ, je l'ai rédigé à la troisième personne et cela ne fonctionnait pas. Alors j'ai permis à Saleem, le narrateur, d'écrire le roman et sa voix a immédiatement surgi, très forte. J'ai toujours eu

l'impression que c'est à ce moment-là que je suis devenu écrivain. Le livre avec lequel on trouve sa voix est toujours un livre important. C'était aussi mon premier succès, quelque chose qu'on ne connaît jamais plus ensuite. Mais ce qui compte vraiment, c'est qu'il ait survécu à une génération. En Inde, de jeunes auteurs estiment avoir été libérés par ce livre.

### Le cinéma est présent dans *Le Dernier Soupir du Maure*.

Les personnages n'arrêtent pas de dégainer leur flingue, oui. J'ai été très influencé par le cinéma d'art mais aussi par le cinéma – et la musique – populaire. Lorsqu'on est écrivain, on essaye de restituer le bruit qu'on a dans la tête. J'ai grandi en écoutant autant de musique occidentale et en voyant autant de films occidentaux que possible. Et puis il y a aussi le grand cinéma de Bombay, vulgaire, sans qualité artistique mais incroyablement distrayant et agréable. Par le simple fait de vivre dans cette ville de cinéma, on voyait tous les jours des films se tourner dans les rues.

### Vous avez écrit un petit livre sur *Le Magicien d'Oz*.

Ce film est un peu une version hollywoodienne du cinéma de Bombay. Un film merveilleux lorsque vous êtes enfant. Pour écrire ce genre de monographie, il faut littéralement décortiquer le film. Je l'ai donc visionné des milliers de fois, plan par plan. Ce qui est incroyable, c'est que le film ne me soit pas devenu insupportable après ça. J'y prends au contraire toujours autant de plaisir. Il faut un film d'une extraordinaire force pour résister à ce type d'examen.

**Vous dites avoir écouté beaucoup de musique populaire. Y a-t-il aussi, dans ce domaine, un équivalent au *Magicien d'Oz* ?**